

## MIGRITUDE ET ENRACINEMENT CULTUREL DANS L'ÉCRITURE POÉTIQUE DE KAMA KAMANDA

**TA Bi Gohi Jonas**

Maître-Assistant

Enseignant-Chercheur

Université Félix Houphouët Boigny, Cocody, (Côte d'Ivoire)

Département de Lettres Modernes

[tabitintin5@gmail.com](mailto:tabitintin5@gmail.com)

### **Abstract**

Kama Kamanda belongs to the race of writers known as "migritudinous" who knew how to keep his african personality intact. By studying him, we could notice that his exile in Europe did not alter his attachment to his native country including all that constitutes his roots. It is in the light of his logic that we have come to the conclusion that Kamandian migritude remains a paragon of cultural rootedness. In short, the resort to the stylistics of Georges Molinié has made the decoding the congolese poet 's thought easy.

**Key words:** Africa, Emigrant, Exile, Immigration, Migritude

### **Résumé**

Kama Kamanda fait partie de la race des écrivains dits "migritudiens" qui a su conserver sa personnalité africaine intacte. En l'étudiant, on a pu constater que son exil en Europe n'a point altéré son attachement à sa patrie y compris à tout ce qui constitue ses racines. C'est au regard de cette logique, que nous sommes parvenus à la déduction selon laquelle, la migritude Kamandienne reste un parangon d'enracinement culturel. Bref, le recours à la méthode stylistique de Georges Molinié a facilité le décodage de la pensée du poète congolais.

**Mots-clés :** Afrique, Emigré, Exil, Immigration, Migritude

## Introduction

Les écrivains africains, ceux qui ont élu domicile en Europe, produisent en grande partie des œuvres ayant une forte empreinte "migritudienne". La migritude est en quelque sorte une littérature africaine de l'immigration. A travers ce concept dont les principes se trouvent aux antipodes de ceux de la négritude, il est essentiellement question de comprendre la rencontre avec l'Europe occidentale, du voyage qui finit par transformer l'Africain exilé ou immigré au point de devenir étranger à soi-même en secrétant son propre double pour ne pas dire son sosie. Dans ce contexte, il reste à constater que, l'exil constitue finalement un facteur important pour se construire une image, une identité voire une personnalité. Au bout du compte, la solitude mêlée à l'éloignement du giron natal empoisonne la vie du poète congolais au point où son inspiration demeure foncièrement marquée par le paysage de son pays y compris de ses réalités socio-culturelles. En tout cas, chez Kama Kamanda, l'acte d'écriture remplit les fonctions subsidiaires de réappropriation, d'identification voire d'enracinement culturel.

En fait, à travers ce concept de migritude, on entend à l'origine évoquer la période qui débute dans les années 70 et qui se traduit par une désaffection de la patrie. Corrélativement à ce fait, l'écrivain émigré en Europe, notamment en France, éprouve le sentiment d'être un hybride. Il en résulte qu'il ressent une vive impression d'étrangeté parmi les siens. C'est que, pour la plupart des observateurs occidentaux, il est remarquable qu'on assiste ainsi à une montée fulgurante de cette nouvelle race d'écrivains africains qui, obsédée par la douleur de l'exil, vivent constamment un déséquilibre moral et psychologique qui du reste fait manifestement écho dans leurs productions littéraires. A ce propos, J. Chévrier (2004, p. 97) à qui l'on attribue le concept de migritude, le définit comme :

Un néologisme qui nous indique clairement que l'Afrique dont nous parle les écrivains contemporains n'est plus celle qui servait de cadre à la plupart de leurs devanciers, mais si l'on peut dire ainsi, d'une Afrique extracontinentale dont le centre de gravité se situerait quelque part entre Belville et l'au-delà du périphérique.

Visiblement, ce concept s'ouvre comme une quête identitaire qui aboutit nécessairement à la connaissance de l'autre. Pour autant, chez le poète congolais Kama Kamanda, ce concept se recoupe aisément sur la question d'un enracinement culturel. Indéniablement, le débat qui porte autour de la question de migritude s'insère bien dans le jeu de l'identité et de l'altérité. L'altérité constitue l'un des principaux facteurs de conflit entre les hommes. D'ailleurs, la phénoménologie Sartrienne en témoigne éloquemment en présentant l'autre comme un enfer. Concrètement, le rapport entretenu entre la migritude et l'enracinement culturel chez Kama Kamanda met en relief la problématique de la difficile cohabitation des cultures voire des peuples. Autrement dit, il est question de savoir comment adopter une culture étrangère en restant soi-même. Surtout, quand on se situe dans un rapport de dominants à dominés dans le cadre précis de la colonisation. En conséquence, ce qu'il convient de souligner, c'est que, l'autre est la condition de mon objectivation. Il s'ensuit que nous avons conscience de notre existence que par rapport à la présence des autres. En somme, pour la sagesse africaine, " l'homme n'est rien sans les autres". Il reste, de ce fait, toujours lié à un groupe pour le meilleur et pour le pire. A cet effet, Kama Kamanda positive ses rapports avec l'autre en terre étrangère où il vit désormais par la force des choses. Par ailleurs, ce qui est intéressant et qu'il importe surtout de noter, c'est qu'il parvient à réaliser la jonction entre ses réalités socio-culturelles et celles dites modernes parce que venant de l'Europe. En d'autres termes, comment comprendre la spécificité de la migritude Kamandienne ?

A l'analyse, il s'avère que Kama Kamanda ne veut pas renier ses origines bien que territorialement éloigné de sa terre natale. Il est question ostensiblement de conserver son ipséité en vivant avec autrui en terre étrangère. Ce faisant, en vue de mieux cerner le rapport migritude et enracinement culturel qui fait l'objet de notre polémique, nous optons comme méthode d'approche scientifique, la stylistique telle que conçue par G. Molinié (1993, p. 2) et qu'il définit comme étant « une méthode ayant pour caractère spécifique la quête de la littérarité du discours. L'étude stylistique est certes formelle, mais, on l'ignore très souvent, est aussi une herméneutique où domine le souci de la découverte du sens ». Cette méthode, en sa qualité de critique d'art, à l'avantage de montrer comment est faite les œuvres à étudier

et non comment Kama Kamanda les a fabriquées. Aussi convient-il pour nous de procéder à l'illustration des termes de notre réflexion en adoptant la démarche qui suit : d'abord et avant tout, nous montrerons qu'il existe dans les œuvres à étudier, une forte présence du concept de la migritude, sans toutefois occulter le fait que, le poète congolais s'est démarqué des autres migritudiens. En ce sens, il s'agira d'expliquer en profondeur que bien que vivant en exil, le poète congolais est demeuré foncièrement attaché aux réalités de son pays natal. Corrélativement, il sera question de démontrer que Kama Kamanda dans l'élaboration de son sentiment migritudien, demeure marqué par un enracinement remarquable dans le fond de ses origines, de son passé ancestral y compris des réalités de sa patrie bien qu'ostracisé.

## **1. D'une forte préséance de la migritude dans l'écriture poétique de Kama Kamanda**

Le concept de migritude, contrairement au mouvement de la négritude se déploie ici comme une sorte d'hybridation de l'écrivain en situation d'immigration. Ce concept fait émerger une nouvelle race d'écrivains réputée être des écrivains invisibles voire fantômes. Elle a donc ses propres caractéristiques et a pour fondement l'exil du sujet qui la vit comme un drame intérieur.

### **1.1. Des caractéristiques de la migritude dans la poésie de Kama Kamanda**

Dans l'écriture poétique Kamandienne, il existe une pléthore d'éléments lexicaux qui renvoient à la notion de migritude telle que nous l'avons défini plus haut. En fait, depuis son exil en Europe, l'écrivain congolais K. Kamanda (1997, p. 65) décrit sa condition de vie en écrivant :

L'exil du poète  
Ici, la création est aveu  
D'exercice illégal du pouvoir  
Poète, légitimité en exil  
Face au monde de l'ordre établi...

Dès l'entame du fragment textuel sus-cité, on a l'emploi par le poète du déictique adverbial "ici" marquant ainsi une description. En réalité, l'écrivain congolais décrit avec précision le cadre spatial dans lequel il évolue. Son lieu d'exil, c'est bien la France. En filigrane, l'écrivain congolais explique les raisons de son exil politique au vers<sup>2</sup> du texte sus-mentionné à travers l'expression « D'exercice illégal du pouvoir ». En fait, l'emploi de l'adjectif qualificatif "illégal" en corrélation avec le lexème "pouvoir" fait manifestement écho à l'abus du pouvoir et au caractère autoritaire du régime en place qui sévit dans sa patrie. Concrètement, c'est pour échapper aux exactions arbitraires de ce régime inique que Kama Kamanda a dû fuir sa terre d'origine. Au vers<sup>3</sup>, du fragment textuel sus-indiqué, il consacre à dessein la légitimité de son immigration forcée face à un monde cruel dans lequel prévaut l'injustice, le désordre et la raison du plus fort. Par ailleurs, on dénote aisément dans l'écriture poétique Kamandienne l'idée de son statut d'être un être, un poète territorialement séparé de sa terre natale. C'est du reste, ce que semble préciser le préfacier de son recueil de poèmes "les Résignations" quand celui-ci (1997, p.12) écrit ceci : « La poésie de Kama Kamanda est un long monologue qu'il nous adresse de l'étranger, de son exil d'homme et de poète ». En somme, l'errance qui est une réalité consubstantielle à l'exil constitue un fait marquant et remarquable dans la poésie de Kama Kamanda de sorte qu'on n'a véritablement pas de mal à le reconnaître comme un migritudien. C'est que, profondément dévasté par le sentiment d'être en rupture avec les siens, le poète congolais bascule dans un mal existentiel dont il s'en plaint K. Kamanda (1997, p.17) :

Le livre froissé  
Prélude à l'écriture à l'aventure  
Au travers de l'imaginaire  
Prélude à l'amour,  
A la souffrance, à l'errance  
Pourtant, j'ai parcouru  
Tous les registres de mon âme,

Exploré tous les sombres recoins...  
 J'ai voulu mourir tant de fois  
 Sur les rivages de cette plage complice,  
 Et j'ai noyé mes chagrins dans ton encre...  
 Le fil de mon messenger ailé de craintes  
 Ne vous permettra pas de me suivre,  
 Car je me suis perdu sans repère  
 Dans les méandres de ma vie...

Visiblement, dans le texte ci-dessus, la migritude du poète est dévoilée. Ainsi, au vers4, par exemple, on constate que la souffrance et l'errance en rapport avec la situation d'émigré du poète congolais le rongent au point de faire de lui un être moralement perturbé. Du reste, il ne manque pas de le signifier au vers13 et au vers14 du fragment textuel ci-dessus « Car je me suis perdu sans repère », « Dans les méandres de ma vie »

De ce qui précède, il convient également d'ajouter que l'une des caractéristiques de la migritude dans la poésie kamandienne, c'est bien la solitude. Cet état d'esprit est fortement en corrélation avec son statut d'exilé. A en croire ses propos, le poète congolais souffre d'être seul et éloigné des siens. A cela, il faut ajouter que cette solitude qui fait l'objet des tourments du poète le fait basculer dans une misère morale. Ce texte en est l'expression K. Kamanda (1997, p. 23) :

Sang des saisons  
 Temps vengeur de l'humus  
 Il ne reste plus que cendre de chagrins  
 La foi dérive en nos racines  
 Soumises à l'apprentissage du langage,  
 Afin de soigner les blessures de nos mirages.  
 La solitude et l'errance  
 Enferment l'espérance  
 Au fond des mots du sort.  
 La poussière oubliant nos peines  
 Ensevelit dans les entrailles de la terre  
 Les champignons qui naissent de nos rêves  
 Comme de la chair morte. O sang des saisons !  
 Ta poussière est ride de nostalgie humaine.

En fait, une série de métaphores qu'on pourrait désignée de métaphores filées construisent le fragment textuel sus-cité. En réalité, le titre du poème « sang des saisons » est métaphoriquement employé par le poète pour désigner l'indescriptible souffrance qu'il vit dans une terre d'accueil au climat non familier, rude voire hostile. Cette idée est difficilement identifiable eu égard au fait que nous sommes en présence d'une figure macrostructurale qui en croire G. Molinié (1986, p. 84) « n'apparaît pas a priori à la réception à la différence de la figure microstructurale ». Le vers5 du poème sus-indiqué « afin de soigner les blessures de nos mirages » renvoie encore à une expression métaphorique dont les termes ne sont pas explicitement annoncés. Il s'agit d'une insinuation qui traduit les désillusions, les déboires et certainement les différentes frustrations subies par Kama Kamanda dans sa terre d'accueil. Bref, ce qui reste prégnant, c'est surtout l'idée de claustration, d'enfermement, de réclusion voire d'emprisonnement contenue dans le vers 6 et vers7 : « La solitude et l'errance », « Enferment l'espérance ».

L'emploi du verbe "enfermer" est fait ici à dessein par l'écrivain congolais. Il s'agit d'une métaphore "in absentia" consistant à l'ellipse du comparé que D. Bergez (2010, p. 62) estime « qu'elle est donc non seulement un transfert sémantique, mais encore une substitution de termes » et traduisant à merveille l'idée selon laquelle être migritudien, c'est être foncièrement un prisonnier. Autrement dit, la solitude et l'errance qui constituent les piliers de la migritude sont des facteurs d'isolement, de confinement et de mise en quarantaine. Pour être précis, le migritudien est un être déséquilibré psychologiquement. En

somme, il reste à la merci d'une misère tant morale que financière. Ecartelé donc entre le désir de retourner au bercail et celui de rester définitivement en exil, le migritudien est et reste profondément en proie à la nostalgie qui le ronge. C'est d'ailleurs ce que semble expliquer le poète au dernier vers du texte sus-indiqué : « ta poussière est ride de nostalgie humaine ».

Nous sommes là, en présence d'une métaphore "in praesentia", avec la présence du verbe copule "est" qui selon D. Bergez (2010, p. 61) « met en présence le comparant et le comparé, tous deux exprimés dans l'énoncé » et désignant dans le contexte qui est le nôtre à la fois le caractère insupportable et difficile de la terre d'accueil du poète. Parallèlement, à ce fait, il y a également la douleur de la nostalgie qui le déprime. Une forte dépression qui le plonge dans l'amertume et un mal existentiel. Dans l'ensemble, il importe de retenir que la notion de migritude dans l'écriture poétique de Kama Kamanda se présente comme un système complexe de clochardisation voire d'avilissement de l'écrivain africain émigré en Europe. C'est parce qu'il en est ainsi que le poète congolais considère l'exil comme une catastrophe sociale voire culturelle.

## 1.2. L'exil perçu comme symbole du mal être social et culturel chez Kama Kamanda

Selon B. Oscar (1964, p. 246) « du latin ex(s) ilium, littéralement hors du sol ; autrement dit "excilium" renvoie aux notions de bannissement et d'ostracisme. La notion d'exil est alors à considérer comme une expatriation ». Exiler une personne, se dit quand une autorité souveraine l'oblige à aller vivre à l'étranger, parfois avec le statut de réfugié politique. Or, "bannir" implique plutôt une décision judiciaire, la condamnation à quitter le territoire. En d'autres termes, l'exil pris dans ce contexte, serait l'état d'une personne qui a déserté sa patrie sous la contrainte. Dans le cas du poète congolais, c'est plutôt la persécution du régime politique de son pays qui l'a conduit en exil. En conséquence, c'est par la force ou la contrainte que le poète a immigré loin de sa terre natale. Il s'agit en clair d'une épreuve douloureuse que traverse Kama Kamanda. Derrière cet exil Kamandien, il faut surtout comprendre autre chose : ses tourments, ses déboires, son éboulement psychologique, social et culturel. En somme, l'exil chez le poète congolais charrie une série de maux qui fondent et font d'ailleurs l'objet de sa muse (K. Kamanda, 1997, p. 65) :

Ici, la création est aveu  
D'exercice illégal du pouvoir  
Poète, légitimité en exil  
Face au monde de l'ordre établi,  
La patrie des rêveurs est ton cimetière...

Dans le fragment textuel ci-dessus, l'écrivain congolais fait part de sa condition d'exilé. A l'entame du poème, il emploie le déictique adverbial "ici" qui décrit et précise le lieu où il végète. En tenant compte des propos de M. Riffaterre (1978, p. 11) « un poème nous dit une chose et en signifie une autre », il est judicieux de dire qu'en évoquant la question de "l'exercice illégal du pouvoir" au vers<sup>2</sup> du poème ci-dessus en rapport avec la légitimité de son exil, au vers<sup>3</sup>, Kama Kamanda se présente comme un être désemparé d'un point de vue social. A ce propos, les lexèmes contenus dans ce poème comme "illégal", "pouvoir", "légitimité" et "exil" sont à considérer comme des codes et donc représentatifs de symboles majeurs. Idéalement, l'écrivain congolais se considère comme un mort bien que vivant. C'est la raison pour laquelle, de manière métaphorique, il désigne sa nouvelle patrie de cimetière de la sorte : « la patrie des rêveurs est ton cimetière ». Concrètement, l'assimilation de sa patrie à un cimetière, une nécropole, traduit l'idée que le poète a tout perdu puisque dorénavant sans repères. A cet effet, d'un point de vue culturel, cela sous-entend que le poète est tourmenté, déraciné et déboussolé. Le poète exprime son malaise et ne manque pas de circonscrire le caractère inhumain de l'univers dans lequel il vit. K. Kamanda (1997, p. 41) :

Le blues  
Dans un monde déshumanisé  
Qui ne danse ni ne rit,

Qui perd la conscience de son corps  
 Et du rythme effréné de l'amour  
 Le musicien chante le blues  
 Et songe à la beauté de l'Afrique ...

L'emploi anaphorique au vers<sup>2</sup> et vers<sup>3</sup> du pronom relatif "qui" crée une sonorité musicale visant à atténuer le caractère malsain et brutal de l'espace où vit désormais le poète. Dans tous les cas, le poète congolais se donne le plaisir de partager sa misère et son mal existentiel. C'est pourquoi, R. Barthes (1973, p. 67) estime que « la répétition engendrerait elle-même la jouissance ». Autrement dit, comparativement à ce monde abâtardi où évolue le poète par contrainte, il nous présente une Afrique heureuse où on danse, chante et rit. La grandeur de l'Afrique est ainsi exprimée. Son humanisme est de ce fait exalté face à une Europe industrialisée et capitaliste qui a perdu le sens de l'humour, de la joie de vivre à travers la danse dont parle L. S. Senghor (1973, p. 22) :

Ils nous disent les hommes du coton du café de l'huile  
 Ils nous disent les hommes de la mort  
 Nous sommes les hommes de la danse, dont les pieds  
 Reprennent vigueur en frappant le sol dur.

Tout compte fait, que ce soit chez Kama Kamanda ou chez Senghor, le continent africain est représenté positivement comme un espace où il y a la vie et l'amour. Cela dit, l'homme occupe une place de choix parce que considéré comme une valeur inestimable. Dans ce sens, l'écrivain congolais reste transi par l'émotion et la nostalgie. Son continent lui manque énormément et assurément il souhaite rapidement y retourner. C'est du reste, la raison pour laquelle, le poète évoque régulièrement ses origines dans son écriture poétique.

## 2. D'une poétique des origines

La poétique doit être comprise comme étant les techniques d'écriture kamandienne. Il s'agit de cerner les stratégies d'écriture employées par le poète congolais pour exprimer son attachement à sa patrie d'origine et à ses valeurs. J. Gardes-Tamine (1996, p. 156) précise que :

La poétique est un substantif féminin créé par Aristote pour désigner la théorie des genres littéraires et la théorie du discours. Complémentaire de la critique littéraire, la poétique étudie les formes non liées à la singularité de telle ou telle œuvre, ce qui est l'objet de la critique littéraire. Elle se veut purement descriptive à l'inverse de la critique littéraire toujours interprétative.

Dans le cadre de notre étude, nous analyserons comment l'écrivain congolais est déterminé à ne pas renier ses origines tout en poétisant l'image de la femme-aimée en tant que sa terre-mère.

### 2.1. De l'ancrage au pays natal

Quoique vivant hors de sa terre natale, le poète demeure irrésistiblement attiré par elle. C'est la raison pour laquelle, on pourrait dire que, la production poétique de cet écrivain congolais soumise à notre étude a pour assise ses repères traditionnels. Sans aucun doute, c'est parce qu'elle s'inspire de cette tradition que cette poésie se fonde effectivement sur les valeurs culturelles africaines, notamment de celles de son pays. De cette façon, la civilisation imposée par l'entreprise coloniale est minorée et fait donc l'objet d'un conflit culturel qui d'ailleurs anime ses écrits K. Kamanda (1997, p. 161) :

Enracinement  
 Absence ennemie, pourquoi me guettes-tu ?  
 Mon âme comme une prison désertée  
 Est-elle vidée de son passée ?  
 La poésie qui chante la misère  
 Le drame et la souffrance des peuples,  
 M'a enraciné dans l'exil.

J'ai la même patrie que la mer  
 Aux rivages incertains  
 La flamme sonore se fixe dans la nuit  
 Dont l'azur aux insolubles angoisses  
 Elargit en moi l'abîme du néant  
 Partout ailleurs règne l'horreur  
 Sur les hommes en désarroi.

Dès l'entame du poème ci-dessus, Kama Kamanda procède par une modalité interrogative. A cela, il faut préciser que le poète recourt également à l'apostrophe qui selon C. Fromilhague (2015, p. 102) « adresse à un interlocuteur fictif, qu'il soit le sujet dédoublé, un absent, un mort, une abstraction, un être virtuel ». Il est remarquable que la plupart des poèmes lyriques sont bâtis de cette façon. Bref, le poète congolais utilise ce procédé stylistique comme une figure de communion. Il s'évertue ainsi à créer un cadre oratoire pour informer le récepteur de ce que son absence au pays natal fait office d'une grave adversité qu'il qualifie d'ailleurs d'un "ennemi" au vers<sup>1</sup>. C'est parce que le poète souffre terriblement de son exil qu'il parvient à assimiler son absence du pays natal d'un adversaire à combattre. De ce fait, l'enracinement en exil devient subitement déracinement moral, social et culturel. De ce constat, le poète cherche ses origines : « J'ai la même patrie que la mer », « Aux rivages incertains ».

Manifestement, l'ancrage au pays natal se saisit d'abord comme une prise de conscience d'avoir rompu avec les réalités de son pays. C'est que, en admettant être apatride, le poète congolais par ricochet reconnaît qu'il est impérieux de renouer avec ses valeurs traditionnelles. Là justement, réside son refus catégorique d'être un aliéné K. Kamanda (1997, p. 187) :

...Je suis la branche d'un arbre impuissant  
 Et pourtant très résistant  
 Face aux ardeurs du séisme  
 Qui effleure par sa frénésie  
 Les doigts magiques de tes mains.

A première vue, il importe de saisir la symbolique de l'arbre chez Kama Kamanda. Ainsi, par une sorte de métaphorisation de l'arbre et de ses branches, l'écrivain congolais se révèle comme le métis culturel dont parle Senghor. Dès lors, en s'assimilant à la "branche d'un arbre impuissant", le poète fait l'aveu d'être un hybride, c'est-à-dire celui qui a perdu ses racines. C'est pourquoi, à travers cette obliquité sémantique qui selon M. Riffaterre (1983, p. 12) « menace la représentation littéraire de la réalité ou mimésis ; La représentation est ici altérée », le poète veut signifier qu'il est désormais comparable à "une branche d'un arbre impuissant". Visiblement, l'emploi de l'adjectif qualificatif "impuissant" pour désigner l'arbre auquel il s'assimile traduit sa vulnérabilité et donc son caractère déracinable. Pour autant, le poète congolais ne manque pas de préciser la solidité et l'enracinement de cet arbre qu'il incarne à travers l'usage de l'adjectif qualificatif "résistant" au vers<sup>2</sup>. Du reste, pour exprimer cette idée, Kama Kamanda emploie l'adverbe "très" qui indique un superlatif absolu, témoignant d'un degré élevé, d'une situation qui a atteint son paroxysme. Apparemment, l'attitude de l'écrivain congolais reste inchangeable dans la mesure où la lecture de ses poèmes laisse entrevoir son attachement indéfectible à son pays natal. D'où le caractère résistant de l'arbre auquel il se confond volontiers. Dans tous les cas, en se référant à l'aspect "très résistant de l'arbre", le poète en filigrane fait également allusion à sa solidité et naturellement à son aspect résistant. En clair, il s'agit de sa résistance face au système d'aliénation culturelle que son exil forcé en Europe veut lui imposer. En d'autres termes, il n'est pas superflu de dire que la distance prise à l'égard de sa patrie n'a aucunement eu raison du poète congolais. Bien au contraire, il s'en est fortifié au point où il resté égal à lui-même et plus qu'enraciné dans ses valeurs culturelles et ancestrales. Dans ce contexte, le poète parvient à transfigurer la figure féminine qu'il présente tantôt comme une amante tantôt comme sa terre-mère.

## 2.2. Métaphorisation de la femme comme terre d'origine

Présentée sous plusieurs facettes, la figure féminine reste chez Kama Kamanda l'amante adulée voire la mère génitrice. Dans ce contexte précis, la terre ici s'oppose symboliquement au ciel comme le principe passif au principe actif, l'aspect féminin à l'aspect masculin, l'obscurité à la lumière. Dès lors, elle incarne la fonction maternelle. Ainsi, en sa qualité de virtuose de l'activité poétique, l'écrivain congolais arrive à transfigurer l'image de la femme aimée dans son écriture poétique K. Kamanda (1997, p. 119):

Femme instable  
 Tu m'as perdu en toi,  
 Profonde nuit de ta parole de femme.  
 Mon corps s'est noyé dans tes flots,  
 Et j'ai perdu mon identité  
 Dans une mer de plaisir infini.  
 Mon âme s'est noyée  
 Dans tes flots voluptueux  
 Ton amour m'a transfiguré  
 Et j'ai bu à la fontaine de la vie  
 Qui s'éloigne en reniflant le destin perdu.  
 Femme volage, compagne indomptable,  
 Ton univers n'est qu'une terre  
 Traversée d'orages.

Dans le fragment textuel sus-indiqué, le poète congolais fait corps commun avec une femme qu'il qualifie d'instable. Cette idée se perçoit à travers le titre même du poème. En fait, l'usage de la fonction conative par l'emploi du pronom personnel " tu " dès l'entame de ce poème laisse entrevoir que le poète congolais s'adresse directement à un interlocuteur. D'ailleurs, si on s'en tient aux propos de J. Gardes –Tamine (2004, p. 110) « la fonction conative du langage qui, dans un message, témoigne de la volonté d'impliquer le destinataire en l'interpellant directement », il y a donc lieu de dire qu'effectivement le poète est dans une logique de communication.

A ce propos, le titre du poème à analyser est révélateur de ce que Kama Kamanda s'adresse à une femme dont il s'identifie. En ce sens, au vers<sup>1</sup> du poème sus-cité, le poète est catégorique « tu m'as perdu en toi ». C'est que, l'emploi du verbe " perdre " insinue l'idée que l'écrivain congolais s'incarne en une figure féminine et forme désormais une seule chair, un singleton avec elle, au sens biblique du terme. Par cet acte de transfiguration et d'unification, le poète congolais espère retrouver et renouer avec ses origines. De ce point de vue, il s'avère que le giron féminin permet au poète de regagner la terre-mère dont il est séparé par obligation. En somme, s'il est vrai que l'écrivain congolais a perdu son identité comme il le confesse au vers<sup>4</sup> du poème ci-dessus, force est de reconnaître que par le biais de la femme aimée, il demeure fermement attaché à sa terre. C'est du reste, ce qu'il semble exprimer au vers<sup>12</sup> du fragment textuel sus-mentionné « ton univers n'est qu'une terre ».

Ostensiblement, il existe une restriction négative dans ce vers qui fait du giron de la femme une terre. On a ici la présence d'une métaphore "in praesentia" qui induit l'idée que l'utérus de la femme apparaît comme une terre des origines. Implicitement, le poète congolais célèbre la femme africaine en laquelle il retrouve réconfort et ses repères perdus. Décidément, l'écrivain congolais entoure la femme aimée de mystères et de symboles qui font d'elle une figure emblématique importante.

De ce fait, le poète lui attribue une série d'images qui renvoie à la flore africaine. Kama Kamanda recourt dans ce cas à une hypotypose qui selon D. Bergez (2010, p. 143) « est une description telle qu'elle permet au lecteur de se représenter un objet, un être, un paysage ou une scène comme s'il les voyait ». C'est la raison pour laquelle, Kama Kamanda (1997, p. 32) nous fait voir un paysage fait " d'arbres " et de " forêts " dans ce poème ci-dessous :



Femme  
 Dans le souvenir l'on se défend des adieux.  
 Etoile du silence, berce la nuit de ta lumière.  
 Nul n'est là où se rencontrent toutes les vies.  
 Femme, ô arbre de nos forêts aux humus d'extase !  
 Chantre de nos poétiques, nos lampes allumées  
 Sur le seuil du sort tremblent au rythme  
 De l'épouvante qui te menace.  
 Je veille sur ta vie...

En fait, l'emploi de l'adjectif possessif " nos" au vers4 du poème ci-dessus détermine l'idée que le poète entretient un rapport affectif avec la flore africaine. De surcroît, à travers l'emploi de cet adjectif possessif, le poète exprime son rapport amoureux et romantique avec le patrimoine forestier africain d'une rare densité. Ce faisant, à travers l'exaltation de la figure féminine africaine, l'écrivain congolais s'enracine profondément aussi bien dans le paysage de sa patrie que dans sa culture.

Quoi qu'il en soit, à l'écouter, on se rend aisément compte que Kama Kamanda a pris subitement conscience de son égarement du fait de son immigration. Du reste, il s'en repent et prend la ferme résolution de s'attacher à ses origines culturelles. Mais ne l'occultons pas du tout, car ce qui fera sa force dans cette prise de décision, c'est bien son attachement et son amour pour la femme en laquelle il s'incarne. Bref, l'amour de la femme constitue une sorte de résilience à son profond malaise psychologique dû à son exil. Concrètement, au-delà de cette transfiguration de la femme comme terre de ses ancêtres protecteurs, le poète se révolte de sa pénible situation d'exilé et du malaise qui en découle K. Kamanda (1997, p. 71) :

Comment dois-je m'exiler de mon passé ?  
 J'arrache au miroir ses apparences  
 Qui émiettent ma vérité  
 En reflets de mensonges, de brisures,  
 Et l'amour, en d'innombrables frissons d'absence.

Ostensiblement, dès l'entame du poème ci-dessus, le poète s'interroge sur son identité et par la même occasion refuse de rompre avec son passé. En conséquence, le poète congolais veut prendre une distance avec les apparences de tous genres pour renouer avec son authenticité culturelle. L'aspiration à devenir soi-même et à se réconcilier avec ses réalités socio-culturelles d'origines lui fait prendre conscience que l'identité qu'il porte dans l'espace européen où il vit n'est que le reflet du mensonge. Dans ce cas, l'amour en dernier ressort, se présente comme une panacée. Donc en s'identifiant ou en s'unissant à la femme aimée, le poète gagne le combat contre l'acculturation. Que retenir de ce qui précède ?

## Conclusion

En définitive, on peut retenir que chez le poète congolais Kama Kamanda, le concept de la migritude fonctionne avec une particularité majeure. Cela dit, à y observer de près, il existe dans les poèmes étudiés du poète congolais, une forte imbrication entre migritude, amour charnel de la femme et quête identitaire. Ce fait tend constamment à mettre le poète dans un cercle infernal de tiraillement entre le désir inextinguible de retourner définitivement au bercail et celui de rester en terre d'asile où il reste profondément marqué par un éboulement moral, psychologique et affectif. A ce point précis, on s'achemine inéluctablement vers le débat sur l'africanité postcoloniale, l'émigration voire l'immigration. En filigrane, l'acte de migration est remis en question et donne à réfléchir sur l'avenir des rapports entre l'Afrique et l'Europe. C'est en conséquence, la nostalgie, la solitude associée à l'errance qui minent l'esprit du poète au point de faire de lui un être entièrement déséquilibré. En réalité, en nous intéressant à la question de la conservation des traditions africaines dans le cadre de l'étude de la migritude Kamandienne, il a fallu forcément analyser le problème de la cohabitation des peuples et de leurs

cultures. Pour être objectif, disons que le migritudien est cet écrivain africain exilé en Europe qui n'arrive pas à concilier son statut de citoyen européen et d'originaire d'Afrique dont les réalités lui échappent. Dès lors, ce phénomène qui demeure intimement lié à la désaffection de ses origines constitue toute la polémique autour de la crise identitaire. Certains émigrés africains comme Kama Kamanda refusent cette métamorphose. En revanche, d'autres s'y complaisent et s'y confinent en devenant automatiquement des hybrides. Cela dit, le recours à la méthode stylistique telle qu'élaborée par Georges Molinié a eu le mérite d'analyser les différents effets du langage employés par le poète congolais. Naturellement, l'étude de ce sujet a permis de comprendre que même étant exilé, l'écrivain congolais est resté africain et partant foncièrement attaché à son identité d'origine.

En guise de preuve, on a pu observer que dans ses écrits, il est resté fidèle à une sorte de résurgence des valeurs antiques de son Congo natal. De ce constat, il a été possible de comprendre Kama Kamanda demeure un poète atypique qui a su refuser l'assimilation culturelle et ses effets pervers. En ce sens, si on considère que l'entrée du continent africain dans l'histoire européenne se confond avec sa soumission, il est impérieux de repenser les assises de cette coopération déséquilibrée qui se traduit en termes de dominants à dominés. Pour cette simple raison, la plupart des Etats africains se sont enferrés dans une profonde relation de dépendance culturelle et socio- économique à l'égard de l'ancienne métropole. Dans de telles conditions, à quoi bon présenter la mondialisation comme une opportunité pour l'Afrique ?

## **Bibliographie**

### **1. Corpus**

KAMANDA Kama, 1997, *Les Résignations*, Paris, L'harmattan.

KAMANDA Kama, 1997, *Eclipse D'étoiles*, Paris, L'harmattan.

### **2. Ouvrages généraux et spécialisés**

BARTHES Roland, 1973, *Le plaisir du texte*, Paris, Editions du seuil.

BERGEZ Daniel & Al, 1994, *Vocabulaire de l'analyse littéraire*, Paris, Armand Col

CHEVRIER Jacques, 2004, « Sur la sine : autour de la migritude », in *Notre librairie* N° 155-156, 2004.

FROMILHAGUE Catherine, 2015, *Les figures de style*, Paris, Armand colin.

GARDES-TAMINE Joëlle & Al, 1996, *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand colin.

MOLINIE Georges, 1986, *Eléments de Stylistique française*, Paris, Presse universitaire de France.

MOLINIE Georges, 1993, *La Stylistique*, Paris, Presse universitaire de France.

OSCAR B, 1964, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, P.U.F.

RIFFATERRE Michael, 1978, *Sémiotique de la poésie*, Paris, Editions du seuil.